



Cahiers  
de recherches  
médiévales et  
humanistes

## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
Comptes-rendus | 2014

---

### Isabelle Arseneau, *Parodie et merveilleux dans le roman dit réaliste au XIII<sup>e</sup> siècle*

Marion Uhlig

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/13221>

DOI : 10.4000/crm.13221

ISSN : 2273-0893

#### Éditeur

Classiques Garnier

#### Référence électronique

Marion Uhlig, « Isabelle Arseneau, *Parodie et merveilleux dans le roman dit réaliste au XIII<sup>e</sup> siècle* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 12 avril 2014, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13221> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13221>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Isabelle Arseneau, *Parodie et merveilleux dans le roman dit réaliste au XIII<sup>e</sup> siècle*

Marion Uhlig

---

## RÉFÉRENCE

Isabelle Arseneau, *Parodie et merveilleux dans le roman dit réaliste au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Classiques Garnier (« Recherches littéraires médiévales » 14), 2012, 320p.  
ISBN 978-2-8124-0803-8

- 1 La proposition qui sous-tend le beau livre d'Isabelle Arseneau est aussi audacieuse que convaincante : relire les premiers romans dits « réalistes » du XIII<sup>e</sup> siècle au prisme de la merveille, en examinant la tentation parodique qui les anime face aux productions courtoises et arthuriennes en vers. L'auteur procède de façon minutieuse et pour ainsi dire systématique au moment de rouvrir l'ample dossier du réalisme en littérature médiévale et pour en confronter les aspects les plus problématiques à la lecture des textes. On le sait, la question est épineuse, et les thèses d'Anthime Fourier, de Rita Lejeune et, plus récemment, de Lydie Louison visant à démontrer la tentation de vraisemblance à l'œuvre dans un corpus de romans en vers du XIII<sup>e</sup> siècle (*L'Escoufle* et *Guillaume de Dole*, *Galeran de Bretagne*, le *Roman de la Violette*, *Joufroi de Poitiers*, *La Manekine*, *Jehan et Blonde*, le *Roman du chastelain de Coucy et de la dame de Fayel* et le *Roman du comte d'Anjou*)<sup>1</sup> ont suscité des réactions plutôt vives. À partir de la fin des années 1970, plusieurs chercheurs ont réaffirmé, contre cette proposition, le potentiel proprement littéraire de ces compositions entées sur la littérature bien davantage que sur la réalité historique. L'important *Roman rose et rose rouge* que Michel Zink a consacré au *Guillaume de Dole* (1979)<sup>2</sup> est à l'origine du mouvement, bientôt suivi par Roger Dragonetti, dont le *Mirage des sources*, notamment dédié à l'œuvre de Jean Renart (1987)<sup>3</sup>, a posé les jalons de l'approche intertextuelle du corpus. Et c'est dans cette même perspective que s'inscrit ma contribution sur *L'Escoufle* et *Galeran de Bretagne*,

envisagés à la lumière du roman idyllique médiéval (*Le Couple en herbe*, 2009)<sup>4</sup> ainsi que, dernièrement, la thèse de Vanessa Obry sur la désignation du personnage (2013)<sup>5</sup>, dans un corpus qui fait la part belle aux romans prétendument « réalistes ». S'il participe de cette veine prolifique, le présent ouvrage se distingue par l'originalité de son approche, qui envisage les modalités, essentiellement parodiques, de traitement du merveilleux dans *L'Escoufle*, *Guillaume de Dole*, *Galeran de Bretagne* et le *Roman de la Violette*. Ce qu'examine Arseneau, c'est la façon dont les textes jouent avec le surnaturel en truffant, parfois à l'excès, leurs intrigues de références intertextuelles qui permettent une exploitation parodique de la merveille. Les quatre romans, selon le postulat essentiel de l'ouvrage, appartiennent à l'univers auto-référentiel de la littérature courtoise dont ils se démarquent en affichant la conscience de leur « nouveauté ». Et l'auteur de les désigner comme des « nouveaux romans », construits à la fois *sur* et *contre* la littérature qui les inspire.

- 2 L'étude commence par forger des outils appropriés à l'analyse de la merveille et des procédés parodiques, en puisant à la théorie critique et en adaptant les présupposés aux phénomènes qui caractérisent la textualité médiévale au tournant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Elle procède ensuite à l'examen de la merveille sous tous les angles, d'abord sémantique et lexicologique, puis thématique et stylistique, avant d'aborder la parodie et d'en envisager les champs d'application et les fonctions. Judicieusement planifié, l'ouvrage est remarquable de logique et de clarté même si, en procédant de la sorte, il délivre sur les œuvres un commentaire qui peut paraître fragmentaire à la lecture. Le premier chapitre s'appuie sur les statistiques reproduites en annexe pour étudier les occurrences du terme *merveille* et ses dérivés dans les quatre romans. Arseneau constate que si la merveille est aussi voire plus massivement représentée dans les « nouveaux romans » que dans les compositions antérieures, la prédilection pour le surnaturel s'y trouve réorientée dans des directions différentes. Loin de toute érosion, la merveille connaît un surinvestissement dans des productions emphatiques et potentiellement comiques, véritables « hypertextes » construits *sur* la littérature qui les précède. C'est au « personnel du merveilleux » qu'est consacré le second chapitre, qui considère la construction des personnages *par rapport* aux traditions narratives antérieures. L'auteur note que les nouveaux romans se livrent à une « phagocytation du discours antérieur » qui fait de la littérature du XII<sup>e</sup> siècle l'aune à laquelle se mesurent les personnages. La conclusion du chapitre est éloquente, qui remarque que « ce monde qu'on a dit à l'échelle de l'homme et du réel ne [peut] se penser que par rapport à l'Autre monde du roman, du lai, de la chanson de geste » (p. 118). Les chapitres 3 et 4 complètent cette approche. Le premier prête attention aux objets, onguents et autres moyens magiques auxquels ont recours les personnages. Le constat est le même : bien plus qu'ils ne témoignent de pratiques réalistes ou d'usages attestés historiquement, les objets font référence à la littérature. Véritables nœuds où se condensent les réminiscences, l'oreiller de Fresne, la violette d'Euriaut, la rose de Liénor ou l'anneau de Guillaume confirment la prégnance des traditions courtoise et arthurienne dans ces textes qui les soumettent à autant de détournements, de réinvestissements et de renversements à but parodique. Les pages qu'Arseneau consacre à l'épisode du « cœur mangé » de *l'escoufle*, par le héros aliéné de Jean Renart, témoignent de la « déformation » délibérée des *topoi* à laquelle procèdent les romanciers du XIII<sup>e</sup> siècle. Le quatrième chapitre clôt la question de la merveille par une réflexion sur la géographie. L'auteur montre que la toponymie française dont les critiques se sont largement justifiés pour étayer la thèse « réaliste » ne pèse pas bien lourd au regard de

la prolifération des références aux imaginaires antique et exotique. La provenance des objets, presque toujours mentionnée, ne procède pas tant de façon référentielle qu'intertextuelle, de telle sorte que « les chansons de geste, les romans et les lais apparaissent désormais comme des terres aussi fertiles en merveilles que la Thessalie, l'empire byzantin ou les terres sarrasines » (p. 190). Arseneau abonde dans le sens de Zink et de Dragonetti pour montrer que cette géographie, qui n'a rien que de littéraire, révèle sur le mode du palimpseste le caractère fictif des récits. Les pages consacrées à la coupe tristanienne de *l'Escoufle* sont à cet égard convaincantes. Elles révèlent avec quel brio Jean Renart rejoue à travers Guillaume et Aélis l'histoire des amants de Cornouailles, tout en l'inscrivant dans la différence (et dans la *différance*) parodique. Grâce à cette démonstration, la saturation des références tristaniennes que les critiques ont notées dans *L'Escoufle*, sans toutefois parvenir à l'expliquer, relève désormais de l'évidence. Le cinquième et dernier chapitre, sans doute le meilleur, noue la gerbe. Arseneau y fait le point sur les fonctions et les enjeux de ce merveilleux omniprésent qui sature la narration. Il s'agit de persuader durablement le lecteur – déjà convaincu par ce qui précède – de renoncer à voir les marques de surnaturel comme des scories, comme le reliquat d'anciennes pratiques en voie de désuétude, pour les envisager dans le cadre de la tentation parodique qui anime les textes. Le merveilleux subit dans les romans du XIII<sup>e</sup> siècle un renversement, un *bestornement*, qui nourrit et renouvelle la production littéraire. Le roman rend ainsi hommage au roman, mais le revivifie tout à la fois par la parodie. La proposition, étayée sur des arguments toujours probants, emporte l'adhésion. Quant à la conclusion, elle remédie au seul talon d'Achille de la démonstration au gré d'une élégante justification du corpus, qui révèle les liens qui unissent ces quatre textes aussi sûrement et durablement que ceux-ci s'arriment à la tradition qui les précède.

- 3 Au terme de la lecture, on est déterminé à abandonner toute vision téléologique de la littérature fondée sur l'effacement progressif du merveilleux à la faveur d'un réalisme toujours plus tangible, jusqu'à son acmé au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est là l'une des grandes vertus de *Parodie et merveilleux*. Les autres résident dans la finesse des analyses et la convocation d'un nombre impressionnant de références qui dénote, de la part de l'auteur, une connaissance aussi vaste qu'approfondie de la littérature médiévale. Pour ma part, je ne suis pas certaine que l'intention des écrivains fût toujours parodique. La dérélition d'Aélis, pour prendre un exemple parmi d'autres, ne me paraît ni aussi « exagérée » ni aussi « inutile » que l'auteur le soutient (p. 102-104) ; calquée sur le scénario de la jeune femme persécutée tel qu'on le trouve à l'œuvre dans *Berte as grans piés* ou dans le *Roman du comte d'Anjou*, elle témoigne à mon sens d'une voie qui offre aux héroïnes une nouvelle forme d'expression narrative. Qu'à cela ne tienne, je suis en accord avec la majorité des propositions formulées dans cet excellent ouvrage dont je ne peux que recommander chaleureusement la lecture.

---

## NOTES

1. Anthime Fourrier, *Le Courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Âge. Les Débuts (XII<sup>e</sup> siècle)*, t. I, Paris, Nizet, 1960 ; Rita Lejeune, *L'Œuvre de Jean Renart. Contribution à l'étude du genre romanesque au Moyen Âge*, Genève, Slatkine, 1968 [1935] et « Jean Renart et le roman réaliste », in Alexandre Micha et alii, « Le roman en vers en France au XIII<sup>e</sup> siècle », in Jean Frappier et Reinhold R. Grimm, dir., *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters. Le roman jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*, Heidelberg, Carl Winter, 1978, t. IV, 1, p. 400-446 ; et Lydie Louison, *De Jean Renart à Jean Maillart. Les romans de style gothique*, Paris, Champion, 2004.
2. Michel Zink, *Roman rose et rose rouge : le Roman de la rose ou de Guillaume de Dole*, Paris, Nizet, 1979.
3. Roger Dragonetti, *Le Mirage des sources. L'Art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Seuil, 1987.
4. Marion Vuagnoux-Uhlig, *Le Couple en herbe. Galeran de Bretagne et L'Escoufle à la lumière du roman idyllique médiéval*, Genève, Droz, 2009.
5. Vanessa Obry, *'Et pour ce fu ainsi nommée' : linguistique de la désignation et écriture du personnage dans les romans français en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 2013.